

tour des modulations enchanteresses et plaintives de la flûte aux éclats empourprés et tragiques du tonnerre. Véritable régal olympien, dont l'âme du vieux Sophocle, et peut-être aussi celle de Louis de Bavière, durent sans doute venir prendre leur part sous le rayonnement des étoiles.

Pour compléter la fête, le hasard voulut que nous assistions, sur les deux heures du matin, à l'entrée inattendue et fantastique de taureaux, arrivant pour leur course du lendemain, poussés par le trident des *gardians* montés sur d'agiles chevaux camarguais.

Ces vacances étaient loin d'être vides d'émotions joyeuses de toute sorte, et après un repos de quelques jours à la Bellière-Majorel et à la Thuilière, près Crest et Saillans, dans la Drôme, auprès de mes vieux amis Rousset, Théodore Jugé et Chastet, l'orateur populaire du Dauphiné, je songeai à rentrer à Paris, non sans faire un crochet vers Aix-les-Bains où je me dirigeai sous les plus rians auspices. Je devais assister là à un terrible drame de la vie réelle, machiné par le Destin qu'invoquent si souvent les tragiques grecs, jaloux de démontrer la fragilité du bonheur humain et désireux, selon la magnifique expression de Mistral, de faire expier toutes les suprématies.

Arrivé vers les dix heures du matin, j'avais franchi les grilles de la villa Rattazzi que j'essayais de découvrir, car elle est absolument cachée au milieu de la verdure et des fleurs; j'évoquai le souvenir des hôtes illustres de cette demeure historique, parmi lesquels, pour ne citer que les morts, Eugène Sue, Ponsard, Victor Hugo, Charras, Rattazzi, Mancini, Victor-Emmanuel, l'énigmatique comte Orsini qui la traversa quelques mois avant son attentat.

Je fus subitement tiré de ma rêverie en entendant mon nom prononcé au milieu des cris joyeux poussés par une jeune enfant qui, pour venir plus vite à moi, écartait brusquement le feuillage, laissant le sable des allées, courant sur le gazon, les bras étendus vers mon cou et un baiser sur les lèvres : « *Tounie, bojour !* »

Elle m'annonça que *maman* et *Bo* (elle appelait ainsi sa sœur Isabelle) faisaient leur promenade matinale et qu'elle était seule à la villa. Peu importait, j'étais reçu, et bien reçu : l'accueil avait été charmant et j'avais eu affaire à une grande personne.

Il faut bien le dire et en ceci Séverine, qui a raconté la catastrophe avec un grand talent d'écrivain sans doute, mais aussi avec sa sensibilité d'artiste et de jeune mère, a raison : M<sup>me</sup> de Rute pouvait compter, il y a deux ans, parmi les femmes les plus absolument heureuses qui soient. — Les contrariétés, les mécomptes, si elle en avait; les calomnies, si elle avait eu à en subir, s'émoissaient singulièrement devant la plénitude du bonheur que personne ne pouvait lui enlever.

Don Luis de Rute, que d'importants travaux à travers plaines et montagnes retenaient à Grenade, multipliait autant qu'il lui était possible ses voyages auprès des siens. Il était heureux de se trouver auprès de ses amis, dans cette France dont les destinées ont été un instant obscurcies par la défaite, mais qu'il aimait passionnément comme une seconde patrie.

Il n'était pas un ménage plus harmonique, plus uni, plus charmant que celui-ci; ils respiraient tous deux la joie et le bonheur, le bonheur réfléchi, le bonheur acheté par de longues épreuves; ils avaient deux petites filles dont l'une malade des suites d'une fièvre cérébrale, — c'était leur seul chagrin, — l'autre rayonnante de santé, puis brochant sur le tout, Isabelle Rattazzi, grande déjà, que Luis de Rute aimait à l'égal de ses enfants; davantage disait-il même : « Et comment en serait-il autrement, elle est venue à mon foyer, disait-il souvent, n'ayant que cinq ans à peine. » Profondément épris de la Princesse qu'il avait conquise

à travers mille obstacles, Luis de Rute était non seulement le mari le plus charmant, le plus empressé, mais le père le plus tendre qu'on pût imaginer, l'ami le plus dévoué, le plus loyal, le plus serviable. Elle, l'adorée, moins éprise peut-être, dans le sens absolu du mot, éprouvait pour ce mari des contes de fées, cet amoureux éternel qui lui faisait une envieuse de chaque femme, une de ces affections profondes semblable à celle que porte une mère prédestinée, une mère heureuse de l'être, à celui de qui procèdent ces longues, ces éternelles joies.

La saison était extrêmement brillante à Aix; M<sup>me</sup> de Rute donnait une fête en l'honneur des artistes, des littérateurs, des diplomates qui s'y trouvaient en villégiature.

Sur les 6 heures du soir, me dirigeant vers la villa Rattazzi, je vis à quelques mètres de la grille un rassemblement formé autour d'une femme poussant d'horribles lamentations; près de moi un passant portait dans ses bras le cadavre horriblement mutilé et méconnaissable d'une petite enfant. La figure n'était plus qu'une tache de sang, où surnageaient, immaculées, les boucles d'or de ses cheveux. La mort avait été instantanée; vous en savez tous les affreux détails.

Je garderai longtemps le souvenir de ce petit boudoir, tendu de soie rose, transformé en chambre funéraire, où le matin même, la pauvre enfant jouait à la petite morte. Je le revois encore avec ses porcelaines de Sèvres représentant des scènes Watteau, et la petite statuette de la souveraine du monde : *Vanitas*. Tout n'est-il pas vanité, même la douleur? Tandis que nous pleurions, j'entendais les fusées, les feux d'artifice du casino et aussi, contrastant avec les sanglots, venant comme par bouffées malsaines, à travers les grands arbres, le refrain canaille de la chanson à la mode, beuglée par une actrice de café-concert.

Ni le mari, ni la femme ne se remirent. Leur bonheur était détruit, la place vide de l'enfant, béante; ils pleuraient sans cesse, leurs lettres étaient désolées. M<sup>me</sup> de Rute avait passé l'hiver à faire, à refaire et recommencer des portraits ou des bustes de sa petite Lola; elle faisait plus, une grande ambition lui était venue: exécuter elle-même, exécuter elle seule, le monument qu'elle voulait édifier au mois de septembre prochain à l'enfant.

Au mois de février dernier, quand Luis de Rute vint à Paris, j'assistai à de graves conciliabules tenus par le mari et la femme dans ce petit boudoir, atelier du boulevard Poissonnière, vraie logette du moyen âge, que tout Paris connaît. Marie préparait la maquette du monument projeté, une colonne brisée, sur le sommet de laquelle se trouvait le buste de Lolita, et sur le piédestal Marie-Louise, les mains pleines de fleurs, les tendant vers sa sœur. Seulement l'enfant était nue, comme le sont les anges dans les tableaux des maîtres italiens, et Rute la voulait vêtue; de là perpétuelle discussion.

Deux ou trois jours après, je les revis encore, toujours dans ce même petit atelier, leur sanctuaire; le mari écrivait et corrigeait ses épreuves, la femme peignait et sculptait: ce n'était plus à l'enfant qu'elle travaillait, mais au père. En quelques jours, en effet, elle fit un portrait merveilleux de ressemblance, et comme j'entrais: « Excusez-moi de ne pas vous tendre la main, ma femme me défend de bouger, me disait Rute avec son bon et franc sourire. »

Je ne sais pourquoi ce buste de l'enfant, celui du père, tous ces portraits de Lolita, celui de Rute, côte à côte sur le même chevalet, me firent éprouver une impression désagréable et bizarre.

Don Luis de Rute a suivi dans la tombe la petite Lolita. Il a disparu en quelques jours au moment où allaient s'ouvrir devant lui, toutes grandes, les portes du pouvoir pour lequel le désignaient la haute situation qu'il occupait

en Espagne, sa profonde connaissance des affaires, son éloquence incisive et brillante, sa nature loyale et chevaleresque. Cette séparation cruelle a plongé dans la douleur les amis, très nombreux, qui avaient pu apprécier ses rares et nobles qualités.

Puisse leur souvenir apporter, s'il est possible, quelque consolation à notre éminente amie, Marie-Lœtitia de Rute, tant de fois et si cruellement éprouvée!

Singulière destinée que la sienne! La petite-fille de Lucien Bonaparte a eu en partage la naissance, la beauté prestigieuse jointe à un esprit supérieur, la gloire et par-dessus tout le bonheur domestique. Mais, il semble qu'un génie malfaisant, que quelque dieu malin la guette sans cesse pour lui enlever toutes ses joies, ne lui laissant que l'impression décevante du rêve.

ALBERT TOURNIER.

*Grande Revue*, 28 mai 1889.

L'Espagne a perdu en Luis de Rute un de ses grands citoyens. Il fut l'éloquence dans la raison, l'esprit dans le bon sens, qualités de plus en plus rares dans un siècle où on ne cherche que l'éloquence et l'esprit. C'était le plus galant homme du monde, brave comme une épée, cordial comme un frère dans ce monde de la politique et des lettres, où il y a tant de faux frères. Faut-il croire aux destinées? J'en ai peur, car je vois toujours se briser les vaillances de la volonté. Quand Luis de Rute vit, l'an passé, sa pauvre petite fille morte piétinée par les chevaux, il s'écria : « Dieu m'en veut, et le malheur est sur mon chemin! »

Il y a des pressentiments qui parlent juste.

ARSÈNE HOUSSAYE.

*Les Alpes*, 30 mai 1889.

UN AMI DE LA FRANCE

M. de Rute était un littérateur distingué et un orateur de grand talent. Outre de nombreux travaux littéraires et scientifiques, on lui doit une étude très approfondie sur la Constitution et la vie politique en Suisse, qui ne lui était pas moins familière que la France et l'Italie; mais, nous dit notre confrère grenadin, c'est en France qu'il comptait le plus de camarades, de maîtres, d'élèves, de relations d'affaires, de science et de politique. Aussi la presse française a-t-elle été unanime dans l'expression de ses regrets, en y ajoutant l'hommage de sa plus respectueuse sympathie pour celle qui fut la plus accueillante et la plus admirée des hôtes en ce pays de Savoie, où personne n'est jamais oublié. Pauvre princesse de Solms, que sont devenues vos souriantes années et toutes les splendeurs de votre petite cour d'Aix-les-Bains!...

C'est là, l'an dernier, que Lola de Rute, « ce tendre bouton d'une rose pâle », selon la poétique expression de M<sup>me</sup> Emilia Pardo Bazan, c'est là que la petite Dolorès, en se précipitant pour ramasser sa poupée, fut écrasée par un omnibus. « Un cri de la voix d'or... et ce fut tout : Lola n'était plus... » L'enfant avait été déposée dans une chapelle ardente, et la mère étant revenue à Aix, avait mis dans une lettre quelques cheveux coupés sur le front de l'enfant pour les envoyer à Grenade; mais déjà le père de Lola gravissait l'âpre et fatigante *Cuesta de los Muertes* (la côte des morts), porté sur les épaules des pionniers,

tandis que les sommets de la Sierra-Nevada se couvraient de nuages comme d'un linceul flottant, et Grenade, tout ce jour-là, fut en deuil :

O cité des tours merveilleuses et des brises embaumées de la *Véga*, toi qui eus aussi des larmes pour notre-Henri Regnault, tué par une balle prussienne, toi que couronne l'Alhambra et qu'arrosent le Darro et le Xénil, d'où s'envolent tant de douces chansons, terre des roses et des myrtes, reçois ici l'affectueux salut d'un hôte qui voudrait te revoir une dernière fois!...

ÉMILE MAISON.

Madame,

Puisqu'aucune épreuve ne vous est épargnée, que l'amitié et la sympathie de tous ceux qui sont si fiers d'être jugés dignes de votre bienveillance, de votre approbation et de votre estime puissent vous aider à traverser encore celle-ci; nul plus que moi ne prend part à votre deuil et ne s'associe à vos regrets. Permettez-moi de vous renouveler plus que jamais l'expression de mon invincible attachement à vous et à tous les vôtres, en vous offrant encore cette expression de bien douloureuse sympathie et en vous assurant de ma constante amitié et reconnaissance qu'un tel malheur ne peut que resserrer en me montrant qu'aucun deuil ne peut vous frapper sans atteindre tous ceux qui vous aiment.

Croyez à mes sentiments les plus dévoués,

E. HIPPEAU.

Madame,

J'apprends par les journaux le nouveau malheur qui vous frappe et je tiens à vous exprimer la part que je prends à votre douleur.

La vive sympathie que j'avais pour votre noble mari, me rend sa perte très sensible; c'était un homme accompli dans toute l'acception du mot; je me rappelle son éloquence et son accueil à Aix et tout dernièrement encore à Paris.

Vous êtes cruellement éprouvée, Madame; dans l'espace de huit mois vous vous voyez enlever votre petite Lola et votre mari, qui semblaient avoir devant eux une vie longue et heureuse. La sympathie qui vous entoure rendra moins épouvantable le vide qui s'est fait autour de vous, mais la résignation est longue à venir après deux malheurs pareils; Dieu vous donne la force morale nécessaire pour faire face à la douleur.

Croyez, Madame, à la sincérité de mes regrets et priez votre charmante fille, M<sup>lle</sup> Isabelle, d'agréer comme je vous prie de l'agréer vous-même, l'hommage d'un cœur ému par l'immense chagrin qu'il éprouve de la perte d'un ami.

A. PARMENTIER.

Ma chère Madame de Rute,

Le coup de foudre qui vous frappe a douloureusement retenti dans tous les cœurs de vos nombreux amis, mais vous êtes forte, plus forte que le destin, et vous trouverez avec le temps, mais avec le temps seulement, dans le travail l'oubli de vos douleurs. Le travail seul, et infatigable, m'a permis de survivre à ma femme, pour penser à elle tous les jours de manière qu'elle continue de vivre sinon avec moi, au moins dans mon cœur.

Recevez l'expression sincère de la part que je prends à votre chagrin.

ALEXANDRE WEILL.

Madame et bien chère amie,

C'est avec stupeur que j'ai appris l'épouvantable nouvelle du malheur qui vous frappe; je n'y ai pas voulu croire tout d'abord, mais il a bien fallu me rendre à l'évidence et je suis désolé. Vous savez l'amitié profonde qui m'unissait à M. de Rute et sa perte m'est aussi sensible que celle d'un frère.

Sachant combien, dans ces terribles moments, on aime la solitude, je n'ose pas aller vous importuner, mais je vous prie de croire que je prends une grande part à votre douleur.

Veuillez agréer, Madame et chère amie, l'expression de mes plus sincères condoléances.

E. BLASCO.

Chère Madame,

Je vous présente toutes mes sympathies et vous plains de tout mon cœur; il est difficile de se faire à l'idée d'une perte aussi cruelle. Je ne puis encore le croire, en songeant à M. de Rute, ni dire: il plus, lui, n'est l'homme fait d'unique bonté et de divines vertus. Vous savez, Princesse, combien j'aimais cet ami si noble, si loyal, si éloquent, et vous comprendrez que je m'associe à votre douleur. Hélas! votre bonheur s'est envolé; encore une fois, je ne puis que vous plaindre, car toute consolation me semble impossible. Si je puis vous être utile pour vos *Matinées*, disposez de moi, je me mets à votre disposition entièrement. Puissiez-vous ne pas en mourir; car un coup semblable entraîne souvent la mort.

Pauvre M. de Rute! je prie pour lui. Adieu, toutes mes amitiés.

DE SPARE.

Chère Madame,

Croyez bien que je prends vivement part à votre grande douleur ; je n'étais pas à Paris quand j'ai appris l'affreuse nouvelle et je ne savais même pas où vous étiez, mais j'ai vu par les journaux combien tout le monde sans acception de parti, de nationalité ni de race, sympathisait avec la femme de cœur qui avait été si durement éprouvée. Vous faites bien, chère Madame, de chercher la consolation dans le travail ; heureusement pour vous, vous avez le génie dont l'exercice vous occupera toujours.

Croyez, chère Madame, à l'expression de toute ma sympathie et de tout mon dévouement.

CAMPBELL CLARKE.

*La Epoca*, 7 juin 1839.

Il y a quelques années, je reçus en cadeau un éventail dont la feuille était formée d'un simple papier blanc, sans aucun ornement.

Le cadeau était accompagné d'une lettre dans laquelle on me faisait la gracieuse plaisanterie de m'avertir que l'on avait supprimé les fleurs et les peintures, dans la conviction que je gagnerais beaucoup à enserrer, à la place qu'elles eussent occupée, les fleurs poétiques qui, sans doute, naissaient sous mes pas.

Je ne m'enhardis pas à solliciter une telle faveur, de même que je n'ai jamais osé avoir un album, et je limitai mon ambition à demander à mes amis de mettre leur signature sur cette blanche feuille, en souvenir de mon passage à Madrid.

Une centaine d'autographes emplirent bien vite le papier et lui donnèrent une valeur exceptionnelle, car il n'est pas facile de voir réuni en un espace aussi restreint un pareil nombre de noms illustres dans les lettres et la politique, mais entre eux par des liens de sympathie et d'amitié pour une même personne.

L'orgueil, la joie de posséder un souvenir aussi précieux devait avoir son revers mélancolique comme l'ont toutes les félicités de ce monde. J'éprouvai à mes dépens chaque fois que la mort raya un nom dans cette liste de noms aimés, car ils représentaient des amis illustres, des cœurs loyaux.

Le premier qui manqua dans cette brillante pléiade fut celui qui, le premier également avait signé, le vénérable patriarche de notre littérature, don Juan Eugenio Hartzenbusch. Des larmes dans les yeux, je traçai une croix, signe de mort, à côté de ce nom, immortalisé par le talent d'un homme qui, parti des rangs du peuple, sut conquérir la renommée.

— Un de moins ! pensai-je avec amertume.

Comme pour faire un sombre contraste, à l'écrivain chargé d'ans, succéda un jeune poète rempli de vie et d'espérances : don Enrique Sierra Valenzuela. Autre croix, nouvel adieu !

Le premier avait atteint les limites de la vie, le second commençait à réaliser les promesses données par sa pleine jeunesse.

Le tour lugubre échu, ensuite, au romancier insigne, Manuel Fernandez y Gonzalez.

Avec quelle douleur j'apposai le signe mortuaire à ce nom radieux, que la littérature espagnole couvrit de fleurs !

Ventura Ruiz Aguilera suivit ensuite. Ce poète illustre, qui avait été un des

hommes les plus honorés, les plus modestes, les plus dignes de notre époque, n'était plus qu'un écho parmi les écrivains espagnols.

Depuis la mort de sa fille, de son Elisa idolâtrée, rien ne restait plus de lui que ses œuvres. Je baisai la croix tracée à côté de son nom, et je pleurai sur lui comme sur un frère. Pauvre Aguilera !...

Carlos Coello, l'écrivain élégant et facile, l'homme de cœur, le poète correct, l'ami incomparable... parti lui aussi en pleine jeunesse.

Combien je souffris de la douleur de ses parents, de celle de ses frères !

Quelle absence cruelle que celle que signifie la triste croix !

Luis Alvarez Alvistur, Eduardo Asquerino, Juan Camps de Padros... Tous ont passé... Le signe chrétien qui accompagne leur nom est le triste souvenir tracé par une main amie.

Vicente Nuñez Velasco ! autre déserteur de la vie, tout comme Tamberlick, le grand artiste, l'interprète incomparable de *Poliuto*, du talent duquel il ne reste déjà plus qu'un vague souvenir.

D. Juan Moreno Benitez, D. José Arroquia... autant de croix... autant de morts...

Le souvenir joyeux se transforme en un funèbre *memento*.

Il est impossible de revoir, sans verser des larmes, tant de signatures marquées de la sorte, tant d'êtres disparus en si peu de temps.

Pour accomplir envers un de mes amis le pieux devoir que je me suis imposé, j'ai déployé hier mon éventail, que je n'ose plus regarder, couvert d'encre en cent endroits divers, et j'ai marqué d'une croix le nom sympathique et cher de Luis de Rute.

Le jeune homme d'État, l'ingénieur éminent, l'écrivain original et châtié, l'homme du monde accompli, l'imagination poétique, le caractère chevaleresque, l'âme loyale, le cœur ardent, est mort quand il comptait à peine quarante-quatre ans, c'est-à-dire en pleine vigueur, lorsque la vie lui souriait de toutes parts.

La nouvelle de sa fin a produit la plus amère douleur dans l'âme si cruellement éprouvée déjà d'une de mes amies de prédilection, aujourd'hui sa triste veuve. Le télégraphe transmit à Paris la désolante nouvelle comme un coup de foudre. Luis de Rute, ce mari modèle, ce père enthousiaste, mort sans revoir la femme bien-aimée pour laquelle ont été ses dernières paroles, ses pensées les plus tendres et les plus déchirantes...

Et pendant ce temps, désolée, sans consolation, malade de corps et d'esprit, celle qui l'attendait, radieuse, pleurait cette absence éternelle, cette perte cruelle qui a détruit tant d'espérances !

C'est pour cela qu'en apposant cette croix funèbre qui sépare ce nom du monde des vivants, j'eus la rapide vision de Marie Letizia, non plus resplendissante de bijoux rappelant la splendeur de la famille impériale à laquelle elle appartient, mais encrêpée de deuil, plongée dans les larmes. Et devant cette évocation si douce, si tendre, si sympathique, plongée dans la plus atroce douleur de par cette perte cruelle, j'ai pu apprécier quel vide immense laisse la mort, quand le mort demeure vivant dans les cœurs qui l'aimaient !...

Je n'ai rien offert aux amis qui m'ont honoré en traçant leurs noms sur ce précieux éventail, lui donnant ainsi une valeur inestimable, mais contrairement à ceux qui, lorsqu'ils offrent quelque chose ne le tiennent pas, j'ai donné à ceux qui sont morts, des larmes et des prières, en même temps qu'un témoignage d'invariable affection à ceux qui, heureusement, peuvent savoir qu'ils ne sont pas oubliés.

PATROCINIO DE BIEDMA.

*Diario Ilustrado*, 20 avril :

Le 1<sup>er</sup> avril 1883, je partais pour Madrid.

C'était mon premier voyage de femme. Encore enfant, j'étais allée à l'île de Cabo Verde, où mon père demeure à jamais enseveli sous la terre qui nous le vola ! — C'était mon premier rêve vécu. Je partis avec ma mère, pour l'inconnu, par une nuit sombre embaumée, de tous les parfums du printemps naissant.

Lorsqu'à la frontière le Portugal s'effaça pour faire place à l'Espagne, je ressentis une brusque secousse, une impression poignante et douce à la fois; que je n'oublierai jamais.

A Madrid, j'allais assister au mariage de l'infante dona Paz, sœur du roi Alphonse XII, et au baptême de la petite Marie-Louise de Rute, fille de don Luis de Rute, sous-secrétaire d'État, et de Marie-Letizia Bonaparte-Wyse, sa femme. La reine Isabelle en personne devait être marraine, avec Sagasta président du conseil des ministres, comme parrain.

J'avais déjà vu don Luis de Rute à Lisbonne. J'avais deviné, au premier abord, tout ce que son cœur renfermait de sensibilité presque féminine; j'avais apprécié l'intelligence supérieure, la science profonde, la loyauté fière de ce *caballero* accompli, j'avais pressenti ses hautes destinées.

Un souvenir très net m'est resté de notre première entrevue. Dès la première heure, nous fûmes attirés, l'un vers l'autre, par une sympathie soudaine. Depuis, il compta toujours parmi mes amis les plus chers.

Je travaillais dans mon bureau, entourée de livres, de portraits, de fleurs, laissant les heures s'écouler et m'oubliant dans cette tâche de Sisyphe qui consiste à aligner des mots noirs sur du papier blanc, lorsque je reçus un mot de mon amie, M<sup>me</sup> Rattazzi, me conviant à aller « plus vite que tout de suite » selon sa locution charmante, la rejoindre au théâtre de doña Maria. Je regardai ma montre : il était neuf heures, il pleuvait à torrents, mais une volonté toute-puissante m'appelait, il ne me restait qu'à m'emmitoufler et à partir. Dans la loge de la princesse, se trouvait, parmi plusieurs de mes compatriotes, fort assidus auprès d'elle, — des prétendants, disait-on, — un jeune homme au profil finement découpé, au regard doux et perçant à la fois. Espagnol, il parlait français comme un Parisien, avec une voix bien timbrée dont l'accent caressait l'oreille.

Aux pieds de son idole aux yeux de pervenche, et bien qu'absorbé par une contemplation trahissant une passion profonde, il se montra aimable et charmant pour moi. Nous causâmes de nos amis communs, Romero Ortiz en tête, et il flatta mon amour-propre en m'assurant que mon nom avait, dans son pays, un retentissement auquel je ne m'attendais guère.

Lorsque nous nous séparâmes, je sentis dans la poignée de main que nous échangeâmes, que j'avais conquis un ami dans ce gentilhomme aux manières empreintes de l'ancienne galanterie française, sous l'habit duquel devait se cacher un pourpoint brodé, et qui eût pu s'écrier comme Musset:

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

Quand, un an plus tard, je me trouvai dans ce foyer princier, je fus éblouie par le rayonnement du bonheur de ces deux élus : Marie-Letizia, la femme supérieure, la Muse glorieuse, qui porte si haut la souveraine puissance de son talent, la grâce séduisante de sa beauté, la grandeur de sa naissance, et Luis

de Rute, le député éloquent, le ministre de l'avenir, digne compagnon de celle qu'il avait conquise et qui le choisit entre tous.

En fermant les yeux, je revois comme en un rêve le palais de la Perla, rue Montalban, ce temple habité par la félicité la plus complète et la plus pure.

Au cœur de cette maison splendide édifée par la duchesse Santona, un *patio* andalou, revêtu de marbres précieux et de glaces innombrables, avec un jet d'eau retombant en une pluie irisée, dans une large vasque entourée de fleurs. Des fleurs partout, en massifs, en treillages, en guirlandes, tout le long de l'escalier monumental.

Au premier, une galerie aérienne courant autour de ce *patio*. Des salons innombrables, revêtus, les uns de tentures chatoyantes, les autres peints à la fresque, renfermant tout un monde d'objets d'art, marbres, bronzes, tableaux, ouvraient sur une serre, dans laquelle chantaient mille oiseaux, s'épanouissaient mille plantes exotiques; son bureau suivait, séparé de celui de son mari par une portière. Il me sembla voir l'image du Paradis, et je ne me trompais guère, certainement.

Au moment où j'embrassai l'amie tendrement aimée, venue jusqu'au seuil de la porte pour me souhaiter la bienvenue, je songeai que j'avais tort en niant que le bonheur fût de ce monde; elle et son mari m'en parurent la plus parfaite incarnation.

Le baptême de la petite Marie-Louise devait avoir lieu le lendemain de mon arrivé. Bien que nous nous fûmes séparés assez tard le soir, je me levai de bonne heure pour assister à la grande cérémonie: Dès neuf heures du matin, tout ce qui a un nom dans la politique, la diplomatie, les arts envahissait la nef de l'église de las Salesas. La troupe alignée, les cloches carillonnant, annonçaient l'arrivée en personne de la reine mère. A l'autel, le patriarche des Indes attendait le moment d'officier. Ainsi qu'il arrive souvent aux majestés, et en particulier à son Altesse la femme, la reine était en retard. Sagasta s'impatientait, les diplomates regardaient leurs montres. L'archevêque de Grenade, placé à côté de Marie-Letizia, souriait avec bienveillance. Isabelle-Roma, toute mignonne, jolie comme un ange de Murillo, regardait, extasiée, l'autel resplendissant de lumière, puis, changeant d'idée avec la vivacité de son âge, tirait son père par la main et voulait, à chaque instant, embrasser le baby blond, blotti comme un oiseau dans un nid de dentelle. Tout à coup, le tambour bat aux champs, la foule se presse vers l'entrée de l'église, le patriarche, suivi de son cortège chamarré d'or, se dirige vers la porte, dans laquelle s'encadre Sa Majesté, venue pour demander à l'église la goutte d'eau sacrée du Jourdain, qui, de l'âme d'un ange, fera une âme d'enfant.

— Donne-moi ta fille, dit la reine brusquement, avec ce tutoiement dont elle a l'habitude avec ses sujets; je veux la porter moi-même. Ému, ravi, le père la lui tend. Et l'on voit alors ce spectacle charmant d'une reine traversant toute l'église, se rendant au baptistère, tenant l'enfant de son amie dans ses bras, avec toute la tendresse et la science innée d'une royale nounou.

La cérémonie est achevée, Marie-Louise-Isabelle-Praxède, tout endormie dans les bras de Sa Majesté, a été rendue à sa gouvernante. Nous montons chez Sa Grandeur, le patriarche des Indes, où nous attend un lunch superbe. A ce moment, Isabelle II remet à Marie-Letizia des solitaires pour elle et une broche en diamants pour sa filleule. M<sup>me</sup> de Rute veut lui baiser la main, la reine lui ouvre les bras. Un murmure sympathique s'élève du groupe des assistants; je ne sais pourquoi une larme roule sous ma paupière.

Quatre ans se sont écoulés. Je vais à Paris, c'est-à-dire, je réalise mon vœu le plus cher ; c'est encore la princesse qui, ainsi qu'une bonne fée, m'ouvre les portes de l'Olympe parisien. C'est elle qui me fait connaître les sommités artistiques que je rêvais d'entrevoir et de connaître depuis mon adolescence.

Elle avait à Paris un pied-à-terre où elle allait de temps en temps, obligée par la santé de sa Benjamine, Marie-Louise, de voir fréquemment les médecins les plus célèbres.

A ce moment, Louis et Marie étaient toujours les époux incomparablement heureux, liés, non seulement par l'amour, mais encore par les mille affinités de l'esprit, du cœur, du talent, de la confiance infinie dans la destinée. Leur seul nuage était la santé de cette enfant, belle comme la beauté même, mais frêle et pâle, à laquelle les docteurs Sée, Charcot, Voisin et Labadie-Lagrave prodiguaient les soins les plus assidus.

Un an encore se passe. La petite Lola fait alors son apparition dans le foyer rayonnant. Elle est pire que jolie, maligne, spirituelle, robuste. C'est un amour et un lutin à la fois. Elle règne sur la maison et la gouverne d'un seul geste de sa main potelée. Marie est la plus rayonnante des femmes ; Rute, le plus passionné des pères. L'enfant grandit : elle va avoir trois ans ; on les fête à l'avance. Les amis de la première heure, Crépet, Révillon, Tournier, etc., etc., l'entourent, applaudissent à ses grâces naissantes, sourient à ses sourires.

L'aube du 14 septembre 1888 se lève... Le matin, l'enfant gazouillait dans la maison ensoleillée. Le soir, on la rapportait sanglante, broyée par une voiture...

Jacqueline, Pélève, l'amie de Jules Vallès, a conté dans *le Gil Blas*, avec une émotion poignante et irrésistible, cette tragédie ruisselante du sang d'une enfant, des pleurs désespérés d'un père et du martyr douloureux d'une mère...

Aujourd'hui, le paradis est doublement fermé, car Lola a rappelé son père auprès d'elle. Tous deux dorment, à l'ombre de la croix, leur éternel sommeil. L'enfant, fauchée comme une fleur, le père, emporté dans tout l'épanouissement de sa maturité.

Isabelle abandonne sa mère pour épouser l'homme de son choix, un collègue de son père. Et, debout sur les ruines de sa félicité disparue, se détache, voilée de deuil, la figure de la mère, de la *grande Vedova* qui se souvient.

GIOMAR TORREZAO.

BIBLIOTECA DE LA ALHAMBRA